

Marc avait persisté à embrasser la carrière militaire : il entra donc à l'école de Saint-Cyr. Jean se destinant au sacerdoce, le séminaire s'ouvrit pour lui. Il échangea le court veston de suie du ramoneur contre la longue robe du prêtre, comme s'il eut voulu consacrer à Dieu la livrée sombre que lui avait faite la misère ici-bas.

Les années s'écoulèrent. Le temps accourt, passe et s'enfuit indifférent : à chacun de bien employer les occasions qu'il nous offre et les moments qu'il nous prête.

Quand Marc reçut les épaulettes d'officier, il fut convenu en famille que l'on attendrait l'époque où Jean prendrait la messe pour célébrer cette double joie par une même fête et l'on choisit naturellement la veille de Noël.

C'est pourquoi le 24 décembre 1868, l'on mangea l'oie traditionnelle et l'on se chauffa à la grosse bûche en nombreuse et amicale compagnie. Ce fut l'abbé Jean qui, au commencement du repas, récita le *Benedicite* et dit encore *les Grâces* en quittant la table. Il s'adressa au ciel avec une touchante ferveur ; Marc, les parents et les amis répondirent avec attendrissement. Ils se sentaient tous heureux cette nuit-là.

Dieu cache le bonheur au fond des bonnes actions ; c'est leur première récompense en ce monde.

Marc et Jean se chérissaient étroitement comme deux vrais frères, et l'âge ne faisait que resserer encore ce lien contracté d'une si étrange façon, une sainte nuit de Noël. D'ailleurs, leur vocation se ressemblait au fond. Marc, était, ici-bas, le défenseur de la patrie — cette terre des aïeux, qui sont morts, des enfants qui naîtront et Jean prêchait et gardait la patrie de là-haut — ce paradis de nos espérances et de nos âmes.

Marc fut envoyé à la tête d'une compagnie dans un régiment en garnison sur la frontière, et Jean alla se perdre modestement dans une vicairie de montagne — sous les sapins.

— Jean, avait dit Marc en l'embrassant au départ, sois béni et prie pour nous ! Au revoir !

— Au revoir, Marc, avait répondu Jean ; sois bon soldat et bon chrétien !

Ils se retrouvaient une fois par un, à Noël, à la fête de famille si religieusement observée. Le père et la mère ne savaient, depuis longtemps, lequel ils affectionnaient le plus de l'enfant du foyer ou du fils adoptif.

Sur ces entrefaites, éclata la guerre de 1870. Ai-je besoin de vous en raconter les péripéties et les douleurs, mes chers enfants. Vos pères en ont souvent parlé et vos mères assez pleuré.

Les Prussiens se jetaient sur la France comme une bande de cruelles panthères affamées, et notre pauvre France en a conservé le cœur déchiré et la face sanglante.

Partout l'on se battait et tout le monde était en armes ; cela, par